

Best-sellers du monde -

1/15 Etats-Unis/Junot Diaz : « The Brief Wondrous Life of Oscar Wao » -

A la poursuite du Nouveau Monde

Article paru dans l'édition du 08.08.08

Le premier roman du jeune Américain d'origine dominicaine, « The Brief Wondrous Life of Oscar Wao » a obtenu le Prix Pulitzer 2008, la plus haute distinction littéraire décernée outre-Atlantique. S'il a rejoint son père dans le New Jersey, à l'âge de 6 ans, il reste hanté par son île

Au début, une voix. Celle d'un jeune Américain, dominicain de naissance, qui publie son premier recueil de nouvelles à 28 ans. Nous sommes en 1996. L'ouvrage, une série de nouvelles comme enivrées par la gouaille frénétique d'un jeune narrateur dominicain, s'intitule Drown (paru en France sous le titre Los Boys, aux éditions 10/18, dans la collection « Domaine étranger »). L'écrivain, jusqu'alors inconnu, s'appelle Junot Diaz. Et voici que, contre toute attente, Drown se voit promu best-seller et « premier chef-d'oeuvre de la littérature dominicaine-américaine ».

A l'image, bien sûr, de Diaz lui-même, ce narrateur impulsif et drolatique raconte, dans un spanglish haut en couleur, une enfance démunie en République dominicaine et la violence raciste d'un exil dans le New Jersey. Par la littérature, Diaz semble ainsi émerger d'une adolescence effrénée et, prestige inouï pour un écrivain débutant, l'influent New Yorker le classe parmi les vingt talents les plus prometteurs du XXI^e siècle, ceux dont il faudra, sans faute, se rappeler le nom au tournant du millénaire.

Pourtant s'ensuivent onze ans de silence. Onze années de pages biffées, jetées, réécrites. « Un ridicule trou noir », raconte aujourd'hui Diaz, la voix grave et rêveuse, « un mauvais sort ». Un peu comme ces « fukus » caribéens qui frappent tous ceux qui posent pied dans le Nouveau Monde. Onze années pendant lesquelles son éditeur, Riverhead Books, attendait impatiemment un deuxième livre. Car Diaz avait signé, en 1996, un contrat pour deux ouvrages, moyennant un cachet de plusieurs centaines de milliers de dollars. « C'était de plus en plus surréaliste, se souvient-il, accoudé en ce matin d'été à une table de café du Spanish Harlem, au nord de Manhattan. Je glissais sur les rapides du désespoir et de la surexcitation et je n'avais plus la moindre idée de ce qui se passait dans ma tête. »

Il parle à une vitesse vertigineuse, comme si la parole prenait chez lui le pas sur la pensée. Et son anglais, parfaitement américain, est habité par une verve fabuleuse : mots espagnols glissés à chaque coin de phrase, expletives à n'en plus finir, ou tics de langage latinos. « Et le plus dingue, c'est que dans tout ça, man, jamais je ne demandais à quelqu'un de lire mes textes ! » Il ne lève presque pas les yeux derrière ses lunettes ovales, mais remue continuellement les jambes. « Vous voulez pas un gin tonic ? »

Pendant ces onze années, Diaz est contraint d'enseigner l'écriture à l'université. Ses détracteurs s'empressent de railler les limites de la littérature dominicaine-américaine. Là où la critique avait loué en Drown l'irruption d'une « voix de couleur » décapante sur l'échiquier trop blanc de la littérature américaine, une poignée d'universitaires, tel Harold Bloom, à Yale, dénonçait un genre satellite voué à la redite et à l'extinction. « Vous comprenez, lance Bloom, ses sous-catégories sont autant de chapelles de lesbiennes eskimo, un épiphénomène identitaire. » Bref, une affaire politique qui jamais ne sera digne du canon littéraire.

Mais Diaz, bon gré mal gré, finit par les confondre. Après une décennie dans l'ombre, il reparait à l'automne 2007 avec en main un premier roman, The Brief Wondrous Life of Oscar Wao (La vie brève et merveilleuse d'Oscar Wao). Le livre est immédiatement salué par le New York Times comme « Mario Vargas Llosa rencontrant Star Trek », en somme « l'une des nouvelles voix les plus irrésistibles de la fiction contemporaine ». Au printemps 2008, le roman gagne le prix Pulitzer, la consécration littéraire la plus prestigieuse aux Etats-Unis, ainsi que le National Book Critics Circle Award. Aussitôt, il se retrouve en devanture de toutes les librairies, propulsé sur la liste des best-sellers du New York Times, sur laquelle il figure toujours, au 28^e rang. « C'est tellement bizarre, man », dit-il, le visage empreint d'inquiétude.

Ce ne sont pas là des minauderies. Le succès, il n'y croit pas. La vie publique, il ne la supporte pas. A l'âge de 6 ans, il avait quitté le pays natal avec sa mère et ses frères pour aller rejoindre un père parti travailler en usine à New York. La famille s'installe alors dans le New Jersey, dans un quartier pauvre attendant à une décharge publique. Diaz ne parle pas encore l'anglais et peine à l'apprendre. A l'école, il est sidéré par les tensions raciales. « Il y avait surtout des Africains-Américains et une confrérie de latinos bigarrés, mais en une fraction de seconde nos alliances se transformaient et nous nous haïssions les uns les autres... » De ces années, il lui reste surtout les instincts d'une « créature de quartier ». Dans une enclave ethnique très fermée, il a fortement intégré les valeurs des siens : « Je me méfie des outsiders et suis très protecteur de mon clan. »

Il pratiquait la boxe avec son père et apprenait à manier les armes à feu tous les week-ends. Mais en réalité, il était un gamin lisant beaucoup, exceptionnellement vite et retenant presque tout. En primaire, ses lectures sont, secrètement, celles d'un lycéen. « Je n'allais pas montrer à ces salopards qui j'étais... » Plus tard, pour payer les frais de ses études supérieures en littérature, il se fait livreur de tables de billard. Et c'est là, en se réfugiant dans les romans pendant ses pauses, qu'il comprend viscéralement que la littérature l'attend comme un zafa, le seul remède possible au mauvais sort caribéen.

Naturellement, c'est en partie la texture de sa propre vie qui imprègne *The Brief Wondrous Life...* Oscar Wao est le fils désopilant d'une immigrée latino installée dans le New Jersey. Premier de la classe, obèse, obnubilé par les jolies filles et la science-fiction, il aspire à être le Tolkien dominicain. Plus tard, à l'université, il rêvera d'écrire de grands romans et de faire l'amour à une femme, une seule, qui soit capable de l'aimer. Mais son camarade de chambre, Yunior, est persuadé qu'Oscar souffre d'un « fuku à très grande échelle », un sort semblable à celui des Atrides, qui aurait frappé sa mère et lui d'éternel malheur en amour.

Et c'est à partir de ce récit que s'ouvre alors une fresque extraordinaire de la dictature Trujillo qui ravagea Saint-Domingue, de ses incidences sanglantes sur la famille d'Oscar et des rêves ancestraux qui vont le conduire à retourner au pays natal. « Ce qui m'énerve, c'est que dans la littérature de l'immigration, les gens viennent aux Etats-Unis rencontrer leur destin. Dans ce livre, au contraire, Oscar voyage vers Saint-Domingue rencontrer tout autre chose », dit Junot Diaz, en étirant soudain une main dans le vide. Car là où d'autres ont découvert, « au coeur du tiers-monde », la fracture de la civilisation européenne, Oscar, lui, découvre un monde à la croisée de la fantasmagorie et de la grâce. « Quoi de plus science-fiction que Saint-Domingue ? Quoi de plus fantasmagorique que les Antilles ? », demande Oscar.

Aux yeux de Junot Diaz, en effet, il se joue sur cette terre natale quelque chose de magistral et de surnaturel. « L'île d'Hispaniola, à la fois dominicaine et haïtienne, est le pivot autour duquel le vieux monde a balancé dans le nouveau. Le point de transformation. Le «ground zero» du Nouveau Monde. » Diaz travaille de très longue date à un roman de science-fiction qui débutera, bien sûr, sur une île imaginaire des Caraïbes. Chemin faisant, il donnera peut-être naissance à un genre nouveau, une fulgurance brève et merveilleuse - un roman des origines revu à travers le prisme et les sortilèges de la science-fiction.

Lila Azam Zanganeh